

**Liberté**

**LIBERTÉ**  
ART & POLITIQUE

## Journal d'un hypnotisé

André Major

Volume 26, numéro 3 (153), juin 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60393ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Major, A. (1984). Journal d'un hypnotisé. *Liberté*, 26(3), 112–115.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1984

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**Érudit**

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

# JOURNAL D'UN HYPNOTISÉ

ANDRÉ MAJOR

LUNDI 27 FÉVRIER

Toute conversation, c'est un fait universel, je crois bien, commence par un échange de vues sur le temps qu'il a fait, qu'il fait et qu'il fera, et on s'en tient à ça la plupart du temps. Il y a là un insolent refus de la profondeur, un repli dans son précieux quant-à-soi en même temps qu'une sagesse très naturelle. Il arrive pourtant que la météo soit autre chose qu'un banal recours à l'insignifiant quand, par exemple, après s'être gavé de précoces effluves printaniers, on doit marcher dans une tempête que rien n'annonçait et qui survient, poussée par des vents d'une rare vélocité. Le lyrisme des conversations se refroidit quelque peu chez le dépanneur du coin. On remet ses bottes et son parka fourré de duvet de canard pour affronter l'aveuglante poudrierie, le vent qui vous assourdit et le froid qui vous fend le crâne.

On ne peut tout de même pas rester chez soi à perpétuité. Vient un moment où on se résigne à déneiger le seuil de sa porte et, le cas échéant, l'entrée de son garage. On assiste alors à une curieuse communion entre voisins habitués à se saluer d'un bonjour à peine audible ou d'un signe de la main. Le temps de reprendre souffle, on bavarde avec le rentier d'à côté ou on donne un coup de main à la petite dame

s'acharnant à extraire sa Honda du remblai de neige où la charrue l'a coincée. Les citoyens désabusés, revenus de bien des illusions — celle de la prospérité, celle du dernier 6/49 ou référendum, au choix —, retrouvent une sorte de joyeuse solidarité dans une atmosphère de catastrophe surmontée. Ça durera une heure peut-être, et cette solidarité se dissoudra dans la sueur, puis devant le petit écran qui, lui, convie ses fidèles à une communion d'une espèce plus familière et d'une réconfortante banalité. Après les informations, l'expérience le prouve, il ne restera rien de cette tempête de fin de saison, sauf la paire de chaussettes en train de sécher sur le radiateur.

## MARDI 28 FÉVRIER

L'impression que l'échec de mai 80 nous a collectivement plongés dans le marasme persiste, quatre ans plus tard, comme si une telle embardée avait compromis pour de bon notre évolution politique, comme si l'Histoire avait cessé de nous regarder. Nous n'avons rien gagné au jeu référendaire, c'est bien évident, nous y avons même perdu des plumes, tous les commentateurs nous l'ont répété ad nauseam. La décision majoritaire nous a effectivement figés dans un provincialisme politique dont nous paraissions en bonne voie de nous défaire au cours des deux dernières décennies. Mais ce qui est le plus inquiétant, c'est que ce provincialisme politique dont il faut, semble-t-il, nous accommoder pour le moment semble favoriser l'émergence d'un provincialisme culturel qui, faisant allégrement son deuil de l'affirmation de soi (embourbée, il est vrai, dans la quête bêtifiante du patrimoine), se ressource maintenant dans la culture de masse américaine. Voyez ce qui arrive à nos artistes qui jettent le froc folklorique pour se recycler aveuglément dans la mode américaine. Après avoir pris ses distances avec l'amère patrie d'origine et fait du québécois à en perdre le souffle, voilà qu'on chante et qu'on danse, branché sur le système de son américain.

Je ne parle pas du milieu littéraire qui, ayant soldé son catalogue de clichés idéologiques, végète dans le vase clos de la subventionnisme chronique et d'un tribalisme qui fait de tout écrivain solitaire une curieuse anomalie. Chacun doit obtenir le label qui authentifie la qualité de son produit, la subvention n'y suffisant plus. On a cessé d'être l'écrivain du pays, le porte-parole d'une cause d'autant plus justifiée qu'elle paraissait éloignée de sa réalisation, pour devenir un de ces militants d'une avant-garde désormais consacrée. On est donc moderne comme on était indépendantiste, faute de quoi on a intérêt à remballer sa marchandise. On invoque la ville et ses rumeurs quand on ne se contente pas de parler pour parler, on a l'esprit Pepsi sous un maquillage plus sophistiqué, il arrive même qu'on invente sa langue à soi, et tant pis si vous n'avez pas l'oreille faite sur mesure, une critique complaisante tiendra lieu de public lecteur.

Les mythologies à caractère idéologique ayant foiré, ici comme ailleurs, exception faite du féminisme, on se réfugie frileusement dans le délire technologique, on traite ses textes (sans que le résultat soit bien probant) et on les met en mémoire en croyant trouver dans l'électronique un salut que d'improbables maîtres-penseurs seraient désormais incapables de dispenser à de trop infidèles consommateurs d'idées. (On n'en finit pas d'enterrer Sartre après l'avoir porté aux nues dans les années soixante. On y gagnerait pourtant à avoir assez d'indépendance d'esprit pour relire *Qu'est-ce que la littérature?* et les *Situations*.)

## MERCREDI 29 FÉVRIER

Les journaux font grand état de la piètre qualité de la langue écrite des étudiants sans se rendre compte qu'eux-mêmes donnent un assez mauvais exemple sur ce plan-là. Car si l'écran cathodique simplifie le travail technique, il n'a malheureusement pas la

faculté de corriger les fautes parfois grossières qui rendent la lecture des journaux pratiquement impossible aux yeux des lecteurs qui conservent le goût du travail bien fait. Des chroniqueurs soucieux de faire du style négligent une correction grammaticale qui devrait aller de soi dans ce métier. Faites l'expérience de lire votre quotidien préféré, crayon rouge à la main, puis, tant qu'à vous donner cette peine, adressez votre exemplaire corrigé au rédacteur-en-chef. Peut-être qu'à la longue ça favorisera l'embauche d'une équipe de correcteurs autorisés à traduire en français correct cette prose extravagante dont l'arrière-goût d'huile de ricin vous met de méchante humeur chaque matin.